
DOON ARBUS
LE GARDIEN
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christian Garcin
Rivages

Charles A. Morgan, chimiste, auteur, philosophe et collectionneur, laisse à sa mort une maison-musée abritant un ensemble énigmatique de *choses* modestes, accumulées sans hiérarchie ni direction précise, dans un geste affranchi et fou.
Fasciné par sa démarche et son livre unique, intitulé *Stuff*, un dilettante récalcitrant pose sa candidature pour aider à la préservation de "l'œuvre" de Morgan. Il en devient le gardien au sens le plus féroce et le plus sauvage du terme.
Anatomie d'un vertige, entre farce tragicomique et mauvais rêve vorace, le premier roman de Doon Arbus, en nous plongeant dans l'obsession et la pensée d'un esprit littéralement envahi, réinvente la notion même de hantise.

Doon Arbus est journaliste et écrivain. Plume du supplément dominical du New York Herald Tribune, *mais aussi collaboratrice indépendante du mythique* Cheetah Magazine, *de* Rolling Stone *ou de* The Nation*, elle a fait partie dès le début des années 1960 des premières voix du* new journalism *américain aux côtés de « collègues » comme Tom Wolfe, Jimmy Breslin ou Robert Benton.*
Née à New York, elle n'en est jamais vraiment partie. Auteure de six ouvrages de non-fiction (dont deux en étroite collaboration avec Richard Avedon), elle signe avec Le Gardien *son premier roman.*
Ce n'est évidemment pas parce qu'elle est l'exécutrice testamentaire de sa mère, l'immense photographe Diane Arbus, et en charge du destin de son œuvre depuis cinquante ans, qu'il faut y voir un lien avec le personnage de son roman.

Doon Arbus

Le Gardien

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christian Garcin

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Titre original : *The Caretaker*, New Directions Publishing, 2021

Couverture : © Jill Bataglia / Trevillion Images.

© Doon Arbus, 2020
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5525-9

C'était le dernier de son espèce, préservé de l'extinction non en raison d'une quelconque particularité darwinienne qui lui eût été propre, mais par les caprices du hasard. Il avait survécu au récent et soudain afflux des bulldozers, des grues et des chantiers de construction qui avaient fait disparaître ses voisins originels, laissant derrière eux un assemblage hétéroclite d'ambitions rivales : étages de verre facettés en forme d'antique gâteau de mariage reflétant vers le ciel des fragments de nuages, bunkers de béton sans fenêtre pour expositions artistiques, une ziggourat rose et deux tours penchées, encore inoccupées. Cet environnement pompeusement redynamisé imposait à l'unique survivant – un immeuble peu attrayant de trois étages de briques rouges – un air à la fois stoïque et déconcerté. En l'absence de tout élément architectural notable qui pût justifier son maintien face à tous ces changements, il demeurait obstinément tapi sur son morceau de gazon, anachronisme indocile et déprécié.

À certains moments de la journée, dans une certaine lueur vive, ou déclinante – l'éclat d'un après-midi

d'hiver, ou au crépuscule avant l'intrusion des réverbères –, les lettres en relief sur la plaque de cuivre à côté de la porte d'entrée pouvaient être mal lues et laisser facilement croire qu'était écrit FONDATION ORGAN, et c'est d'ailleurs ainsi que les voisins désignaient le bâtiment. « Rendez-vous en face de l'Organ », disaient-ils avec la désinvolte nonchalance des initiés. Le surnom – qui évoquait un laboratoire médical prélevant des parties du corps ou une usine d'instruments musicaux désuets[1] – provenait du fait que le M majuscule de la plaque avait perdu ses arêtes vives (sans doute en raison d'un défaut à la fonderie, ou d'un polissage excessif) et avait commencé à s'estomper en arrière-plan, jusqu'à devenir invisible par endroits. Cependant le sous-titre sur la plaque identifiait le bâtiment comme étant le siège de la Société pour la Préservation de l'Héritage du Dr Charles Morgan – un Morgan sans lien d'aucune sorte avec le célèbre financier du même nom et sa riche bibliothèque éponyme des quartiers chic, avec qui il ne fallait pas le confondre, bien qu'il ne fût pas rare que s'installât une telle confusion, invariablement au profit de l'ancienne résidence du Dr Charles, où un tiers environ des visiteurs ne venait que parce qu'ils l'avaient prise pour cet autre et plus remarquable établissement. Cela ne signifie pas que le Dr Charles Morgan ne possédait pas sa propre coterie légitime de fidèles, déterminés à compenser son manque relatif de notoriété par l'intensité de leur allégeance. Nombre d'entre eux, ainsi que

1. « Organ Foundation » en anglais – « organ » pouvant signifier aussi bien « orgue » qu'« organe ». (N.d.T.)

des membres de la Société et quelques personnes invitées, se rencontraient deux fois par an à la Fondation pour célébrer les anniversaires de naissance (29 août) et de décès (11 janvier) de leur héros, avec rafraîchissements, lectures et discussions animées.

Deux fois par jour, six jours par semaine, le gardien fait visiter les lieux et les collections. S'il vous arrive d'être assez curieux pour y venir un samedi matin – un samedi comme tant d'autres qui se sont succédé depuis l'automne 1989 où, aux sons d'une petite fanfare, la Fondation Morgan s'est déclarée ouverte au public –, vous trouverez peut-être d'autres visiteurs potentiels semblant flâner autour de l'immeuble. Ils viennent seuls ; ils viennent à deux ou trois. Ceux qui s'aventurent sur le perron trouvent en général la porte légèrement entrouverte, mais comme cela ressemble moins à une invitation qu'à un oubli, ils hésitent, craignant d'être par trop intrusifs. Jeter un coup d'œil à l'intérieur ne les rassure guère : ils ne trouvent personne pour les accueillir, juste d'autres visiteurs qui patientent, mal à l'aise, rassemblés dans un vestibule de fortune, une pièce maladroitement tronquée par l'ajout de deux portes coulissantes en acajou – et présentement closes.

La taille du groupe qui se rassemble ici – et qui, même à l'âge d'or de la Fondation, juste après la mort de Morgan, ne comptait jamais plus de vingt personnes – n'a cessé de diminuer. Il y a toujours, de temps en temps, les petits noyaux de touristes étrangers qui parlent à peine anglais mais se résignent néanmoins à se laisser guider et à écouter la bonne parole. Il y a les femmes, sans doute membres d'un club culturel, qui

participent à l'une de leurs excursions régulières et se servent des dépliants gratuits mis à disposition. Il y a le couple occasionnel, jeune ou moins jeune, qui, attiré par la lumière tamisée et anticipant une atmosphère de recueillement, espère une aventure romantique inhabituelle. Il y a le parent isolé traînant à sa suite un adolescent rétif ; quelqu'un venu tuer le temps entre deux rendez-vous dans le quartier ; l'étudiant qui fait des recherches. Chaque nouvel arrivant est soumis par ses prédécesseurs à une évaluation furtive, un regard à la limite de la xénophobie, semblant signifier : Si *vous* avez choisi de venir ici, c'est que *je* dois être au mauvais endroit.

Lorsque le gardien fait son entrée – toujours ponctuel, jamais en avance – pour libérer à la fois d'eux-mêmes et les uns des autres les occupants de la pièce, ceux-ci ont été comme bercés par la période d'attente qui les a fait passer de l'impatience à la résignation, un état très proche du somnambulisme, à l'issue duquel le lent et réticent gémissement des portes coulissantes les fait sursauter ; ils se tournent alors tous ensemble en direction du bruit. L'individu qui se tient dans l'embrasure de la porte, à la silhouette anguleuse, un peu oblique, leur souhaite la bienvenue sans chaleur, machinalement : « Bonjour à tous », dit-il, ne s'adressant à personne en particulier tandis qu'il referme les portes en les faisant glisser derrière lui et se dirige vers une table du côté du mur est.

C'est un homme monochrome. Sa couleur est poussière. Elle enveloppe chaque détail de sa personne, cheveux, peau, yeux, vêtements, et en gomme toutes les différences. Les rides de son visage par ailleurs préservé évoquent le passé d'une vie en plein air, burinée par le

soleil et le vent, mais sa pâleur actuelle rend peu probable une exposition récente aux éléments. « Bienvenue dans la demeure du Dr Charles Alexander Morgan », continue-t-il en se plaçant derrière la table, réalignant distraitement la caisse, la pile de dépliants et le processeur portable de cartes bancaires, déplaçant du doigt un rouleau de tickets rouges (du genre passe-partout, qu'on trouve dans n'importe quelle papeterie) et le registre horizontal relié en cuir qui sert de livre d'or. « Je suis le gardien. Je suis là pour vous servir de guide. » Il fait une pause et, avec un soupir, comme si la révélation qui allait suivre était davantage une confession qu'une simple information, il se présente et décline son nom.

Une fois les préliminaires effectués (frais d'admission en échange de tickets – espèces souhaitées, appoint si possible – et la signature rituelle dans le livre d'or, adresse requise pour faciliter les futures demandes de fonds), le gardien fera à nouveau glisser les portes et indiquera la voie vers la pièce qui se trouve derrière, se positionnant sur le côté pour en surveiller l'entrée. Un par un, comme l'exige la scénographie qu'il a choisie, les membres du groupe passent en file indienne par l'ouverture. Ils le contournent docilement, tête baissée, tandis qu'il se tient sur le côté, actionnant en rythme le compteur lové dans sa main gauche, égrenant le nombre de visiteurs (6, 7, 8…) pour le vérifier et le revérifier au fur et à mesure de leurs déplacements dans la maison, de peur que quelqu'un ne s'attarde, enfreignant les règles, se dissimulant dans un coin sombre, touchant ou réarrangeant les trésors du lieu, ou, pire encore, empochant quelque petit objet. Au début de la visite, tous se retrouvent dans un grand couloir sans

fenêtres, dont les murs, ornés du sol au plafond d'une masse éclectique d'objets, sont jalonnés de quelques armoires vitrées théâtralement éclairées par le dessus, ce qui cependant ne contribue guère à améliorer la visibilité de leur contenu. Une longue vitrine traversante sépare la pièce comme un comptoir, rendant difficile la déambulation.

De prime abord cette présentation semble moins être le fruit du hasard que celui d'une volonté délibérée de mettre à mal la compréhension. Des articles domestiques ordinaires (un cintre, un emballage de chewing-gum, des verrous avec ou sans leurs clés, un gond cassé, une montre sans bracelet, une ventouse pour toilettes, le couvercle en plastique d'une boîte de café) se disputent la place avec un petit nombre de portraits à l'huile du XVIII^e^ siècle encadrés de dorures, un grand bijou aux multiples facettes, un masque africain en teck et en paille, une paire de pistolets de duel à la crosse perlée pointés l'un vers l'autre. La nature aussi a sa place : coquillages, feuilles séchées, bois flotté, morceaux de charbon, un crâne humain. Les objets sont fixés au mur ou occupent de petites étagères spécialement conçues à cet effet. Il est presque impossible de déchiffrer les petits numéros tracés près de chaque article, qui suggèrent quelque chose comme un système de tri par identification. En l'absence de directive précise, les nouveaux arrivants commencent à se rassembler, comme instinctivement, épaule contre épaule à l'intérieur de la salle, formant un fer à cheval étréci. Tout le long du plancher de bois sombre, à environ trente centimètres des murs, une bande de ruban noir symbolise une barrière, seul obstacle entre les curieux et les nombreux objets extrêmement

attirants et sans protection qui leur font face. Certains tendent le cou pour voir. D'autres se penchent vers l'avant en équilibre précaire, les mains sur les genoux. Il y a toujours au moins un transgresseur qui, malgré lui, oblige le gardien à une remontrance.

« Gardez vos distances, s'il vous plaît », prévient-il d'une voix basse d'autant plus imposante que son volume est faible. « Attention à la barrière. Il est interdit de toucher. »

Si on a été élevé dans la fréquentation des classiques et qu'on a été amené à croire au destin, on pourrait dire que celui du gardien l'a étreint vingt-cinq ans plus tôt lors d'une froide soirée d'hiver dans une pension pragoise au moment où, se penchant sur une pile de journaux en langue anglaise mis au rebut en attendant d'être froissés et jetés au feu, il était tombé par hasard sur le titre suivant : *Le Dr Charles A. Morgan, chimiste, auteur, philosophe et collectionneur, est mort à l'âge de soixante-six ans*. Ainsi que l'a raconté plus tard le gardien au comité chargé du recrutement, il avait fixé ces mots pendant plusieurs minutes, les lisant et les relisant dans la tentative futile de modifier les faits exposés. L'annonce de la mort d'un proche n'aurait pas pu le bouleverser davantage. Lorsqu'il était étudiant, il avait trouvé son point d'ancrage intellectuel dans l'ouvrage majeur de Morgan, *Stuff* – une expérience qui l'avait marqué à jamais. Il avait découvert dans ce livre nombre de ses propres pensées, jusqu'alors vagues et mal définies, exprimées avec les mots d'un esprit similaire au sien. En vérité, la proximité entre la psyché de l'écrivain et la sienne était telle qu'il lui semblait souvent

qu'une phrase écrite sur la page et l'écho qu'elle rencontrait dans son esprit avaient éclos simultanément, le rendant incapable de distinguer l'illusionniste de l'illusionné. En un sens, le livre était devenu sa bible ; il l'accompagnait partout. Bien que la relation avec son auteur fût, bien entendu, totalement à sens unique, elle n'en demeurait pas moins la seule responsable du sentiment qu'il avait désormais d'être moins seul au monde.

Une fois remis du choc initial de la nouvelle – qui datait alors de plus de quatre mois –, il avait lu la suite. L'avis de décès continuait en qualifiant le disparu de « dernier esprit universel de sa génération », un hommage hésitant délibérément entre louange et condamnation, nuancé par avance (ainsi que le sont généralement les superlatifs dans les journaux sérieux) d'un mot marquant une réserve (« probablement ») qui atténuait l'effet de l'affirmation. L'article rapportait que, lors d'une expédition à Karachi à la recherche d'un objet qu'il convoitait pour sa collection, le Dr Morgan – dont on disait qu'il était en parfaite santé – s'était effondré sur un trottoir bondé et avait été transporté d'urgence dans un hôpital local où il était mort en quelques heures – d'une rupture d'anévrisme, était-il indiqué.

Dans le style consacré de ce genre d'annonce, se trouvait ensuite un portrait du défunt : « Bien qu'il fût assez petit de taille, le Dr Morgan possédait une présence extraordinaire, avec sa tête léonine couronnée de cheveux blancs et son physique musclé, scrupuleusement entretenu, d'ancien boxeur amateur. Un millionnaire (qui s'était fait tout seul, puis défait, et fait à nouveau) à une époque où ce mot était encore synonyme d'extrême richesse, dont la

présence à une réunion mondaine ou une manifestation culturelle dans laquelle on pouvait le voir entouré d'admirateurs, arborant un de ses costumes trois-pièces anglais taillés sur mesure et une cravate colorée, était en soi suffisante pour indiquer l'importance de l'événement. Grâce à sa curiosité quasi insatiable dans presque tous les domaines, il s'est révélé être aussi bien un auditeur averti qu'un célèbre conteur disposant d'un inépuisable répertoire d'histoires. Son refus de mâcher ses mots, cependant, a souvent heurté ses collègues, même les plus dévoués, ainsi que ses plus proches amis. Peu d'entre eux avaient réussi à échapper à l'aiguillon de son esprit mordant. Bien qu'il n'ait jamais renoncé à poursuivre ses diverses passions, le Dr Morgan n'en a pas moins continué à effectuer dans le même temps de nombreux gestes anonymes de philanthropie spontanée. »

Les trois paragraphes suivants étaient un résumé de la vie de Morgan ; le quatrième débattait de l'importance relative de ses succès dans divers domaines, énumérait les récompenses qu'il avait obtenues dans chacun d'eux, et étayait chaque opinion par des citations soigneusement sélectionnées de collègues et de critiques. Il suggérait que, bien qu'il fût sans doute prématuré pour l'instant d'évaluer l'importance ultime de la collection Morgan, il était « impossible de surestimer » l'influence de *Stuff*, son livre à ce sujet – sous-titré « Une méditation sur le charisme des objets » : des théoriciens politiques considéraient son « traité de l'individualité et de sa dépendance dans les contextes de groupe » comme un des fondements philosophiques de la démocratie ; bibliothèques et musées avaient révisé leurs systèmes de catalogage conformément à ses